

Jean-Jacques Demorest, cadet de la France Libre

1940. Était-ce le 8, 9 ou 10 juin ? Je ne me souviens plus. En tout cas, bien après le passage de Churchill à Tours. Il faisait très beau à Columbus et je traversais le campus de l'Ohio State University où enseignait mon père, et où j'avais récemment obtenu Licence et Maîtrise d'Histoire en attendant de rejoindre Princeton en vue du doctorat. Il était midi. On venait de me communiquer les nouvelles du front, et je reconnaissais enfin que nous étions battus, la France humiliée. Le dernier espoir gisait parmi les morts. Secoué de larmes, je ne pouvais avancer. Là, debout, immobile, seul sur cette immense pelouse tondue, j'ai pleuré comme jamais plus je n'ai pleuré.

Que faire ? Vers le 26 juin, j'ai reçu de France la lettre d'une copine d'été. Son message n'était ni triste ni désespéré. Elle m'y parlait d'un certain général de Gaulle et de son Appel du 18 juin et me demandait si je partageais sa conviction du devoir de poursuivre la guerre. Avant de répondre, j'ai dépouillé la presse et découvert en effet que des journaux de New York avait rendu compte d'un Appel et de son auteur. Ma décision est prise, je vais rallier de Gaulle. Mais soucieux de respecter leur neutralité qui, entre autres avantages, permettait de ravitailler sans grosses pertes une Grande Bretagne éprouvée, les États-Unis avaient fermé leurs frontières (notamment celle avec le Canada d'où partaient les convois de troupes) à tous les Polonais, Hollandais, Français, Tchèques, etc... déterminés à rejoindre le combat. Bref, comme eux j'étais prisonnier de la neutralité américaine. [...]

Espoir n°161, été 2010.

François Flohic, École navale des Forces Françaises Libres, évadé de France

[...] Je ne puis accepter que l'ennemi occupe mon pays, de surcroît un ennemi dont je connais par *Mein Kampf* le sort que les nationaux-socialistes réservent à l'Europe.

Ma résolution aussitôt prise, approuvée par mes parents, est de gagner l'Angleterre pour m'engager dans la *Royal Navy*.

Le 18 au matin les avant-gardes allemandes sont à Saint-Brieuc. Le port de Paimpol est rempli de chalutiers qui ont reflué le long des côtes.

Par chance, inscrit marine provisoire, je peux m'embarquer sur l'*Albert Faroult*, bateau-pilote de la basse-Seine.

Appareillage à la marée du soir par un temps exceptionnellement beau.

Le 19 dans la matinée, son commandant débarque à Falmouth son encombrante cargaison d'étudiants. Ce sont encore des ralliés que les Anglais installent dans les hôtels du front de mer.

Grande est leur surprise d'apprendre par la presse qu'un certain général de Gaulle a lancé la veille, à Londres, son appel à la poursuite du combat et à le rejoindre. Nous pensons tous que ce général a pris ce nom de guerre pour le combat qu'il vient d'entreprendre.

Il n'est plus question de m'engager dans la *Royal Navy* dès l'instant qu'un général français hisse les couleurs de la Résistance.

Je le rejoindrai dès que je pourrai.

Le 24 juin, le maréchal Pétain ayant signé l'armistice, il importe pour les autorités britanniques de s'assurer de nos identités et de nos intentions.

Conduits à Londres sous escorte policière discrète, nous nous retrouvons à Camberwell Institution dans la banlieue sud-est, soumis à interrogatoires répétitifs.

Le 1^{er} juillet, en fin libre dans l'Olympia Hall, je signe mon engagement dans les Forces Françaises Libres, section marine.

Dirigé sur Portsmouth avec mes camarades, je me retrouve sur le vieux cuirassé *Courbet* amarré dans les vasières du fond de la rade.

L'aventure exaltante et dangereuse de la France Libre commence pour nous. Elle va nous mener à la libération de la France et à sa Victoire.

Espoir n°161, été 2010

Romain Gary, engagé volontaire dans les FAFL

[...] Autrement dit, si je me suis rallié à de Gaulle, c'est parce qu'il était pour moi l'image du père héroïque que je n'ai jamais eu. On l'a écrit, je sais. Seulement, ça ne tient pas debout. Ce sont là de pieuses bondieuseries psychanalytiques, de l'eau bénite. Parce que enfin, pourquoi aurai-je attendu l'âge de vingt-sept ans pour me choisir un père et pourquoi j'ai choisi de Gaulle et pas Staline, par exemple, qui était très papa-à-la-mode ? Je n'ai jamais « choisi » de Gaulle. De Gaulle s'est choisi lui-même, il était arrivé en Angleterre quelques jours avant moi, c'est tout, je n'ai même pas entendu l'appel du 18 juin, et mes rapports avec lui ont été tout de suite très difficiles. Sur les douze fois où j'ai eu des entretiens avec de Gaulle, il m'a foutu dehors au moins quatre ou cinq fois. Il aimait assez mon culot, parce que ça lui permettait de se sentir tolérant, et comme j'étais râleur, je faisais grognard, et ça le rapprochait de Napoléon. J'ai eu à son égard une admiration sans bornes mais continuellement irritée. De Gaulle, c'est pour moi la faiblesse qui dit « non » à la force, c'était l'homme tout seul dans sa faiblesse absolue, à Londres, disant « non » à l'écrasement, « non » à la capitulation. C'était pour moi la situation même de l'homme, la condition même de l'homme, et ce refus de capituler, c'est à peu près la seule dignité à laquelle nous pouvons prétendre. En juin 1940, de Gaulle c'était Soljenitsyne.

La nuit sera calme, Folio, 2002

Geneviève de Gaulle, nièce du Général, résistante et déportée

Nous avons passé la nuit du 17 au 18 à Locminé dans le Morbihan dans des abris de fortune, comme tant de réfugiés de l'époque, réservant à ma grand-mère un petit coin de matelas qu'on avait pu lui trouver. [...]

Le 18 juin des ordres contradictoires sont arrivés et sur la place principale de Locminé les hommes se sont rassemblés, quelques officiers autour d'eux. C'est alors que nous avons vu passer les premiers détachements allemands, c'étaient des motocyclistes habillés de noir, avec des casques de cuir noir et leurs grosses motos qui vrombissaient semblaient chanter un cri de victoire. [...]

Ceux qui ont à peu près mon âge, ont connu l'humiliation de voir l'ennemi pénétrer comme cela sans que personne ne tente de l'arrêter, cet ennemi méprisant, cet ennemi qui nous écrasait. A ce moment-là nous avons vu arriver du fond de la place un prêtre en soutane, qui se dirigeaient vers le groupe d'officiers pour leur faire part de ce qu'il venait d'entendre. Il avait écouté la radio de Londres et avait entendu l'appel du 18 juin. A sa manière il essayait de nous le redire, il ne fallait pas désespérer, mais continuer le combat. Un jeune général qui avait été secrétaire d'État à la Défense nationale appelait tous ceux qui voulaient le rejoindre pour relever l'épée de la France. Nous écoutions, bouleversés, et ma grand-mère, petite dame en noir, un peu courbée, à laquelle personne ne faisait attention, tira le prêtre par la manche et dit : « C'est mon fils. Monsieur le Curé, mais c'est mon fils ! ». Dans cette humiliation si profonde il y avait déjà la lumière de l'espérance, et déjà le sursaut de la fierté.

Espoir n°73, décembre 1990